

Le Postmodernisme québécois. Tendances actuelles

Janet M. Paterson

Volume 27, Number 1, Summer 1994

Postmodernismes : Poésies des Amériques, Ethos des Européens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/501069ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/501069ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

The distinctiveness of Quebec postmodernism can be seen in the relationship of theoretical, critical and fictive discourses. On this basis, the author describes the principle axes which define Quebec postmodernism today, notably, experimental writing, the questioning of History, feminism, nihilism and heterogeneity. The analysis of this last concept in Jacques Poulin's *Volkswagen Blues* demonstrates how the novel addresses contemporary issues of marginal behaviour and of ethnic, racial and sexual identity.

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paterson, J. M. (1994). Le Postmodernisme québécois. Tendances actuelles. *Études littéraires*, 27(1), 77–88. <https://doi.org/10.7202/501069ar>



LE POSTMODERNISME QUÉBÉCOIS

TENDANCES ACTUELLES

Janet M. Paterson

■ Au départ fort riche et stimulant, le sujet du « postmodernisme québécois », pose d'incontournables questions d'ordre méthodologique, et a de quoi laisser perplexe. À partir de quels critères peut-on décrire ce phénomène ? En dégagant les caractéristiques de certaines pratiques narratives ? En interrogeant les enjeux des discours critiques ? En examinant les cadres théoriques qui définissent, tant bien que mal, les problématiques postmodernes ? Comment, en d'autres termes, cerner la spécificité du postmodernisme québécois ?

Certes, une réponse partielle est possible. Une lecture, même rapide, de nombreux romans postmodernes québécois montre les liens étroits entre les textes et leur contexte socio-culturel. À l'encontre de la plupart des romans postmodernes français et américains, qui privilégient l'écriture du signifiant aux dépens de la représentation du réel, le roman postmoderne québécois inscrit toujours le sujet et le social dans ses stratégies discursives. Tout se passe en fait comme si les jeux des formes, des signes et des genres ne pouvaient se réaliser qu'en se

greffant à une donnée référentielle qui est, d'ailleurs, souvent problématisée. Les nombreux détours des sujets énonciatifs dans les textes de Aquin, de Godbout et de Bessette, par exemple, renvoient toujours, au bout du compte, à un sujet singulier ou collectif, qui prend son sens dans un contexte politique, culturel ou social.

Il faut aussi signaler que le discours féministe joue un rôle capital dans le postmodernisme québécois. Ce facteur est très important, car dans de nombreux autres contextes culturels, comme l'a noté Craig Owens, le postmodernisme semble exclure le féminin de ses textes littéraires, critiques et théoriques. Fécond, varié et inventif, le discours féministe québécois enrichit la facture du postmodernisme d'une forte dimension éthique. Tout en déployant les multiples stratégies de l'écriture postmoderne, de l'éclatement du langage jusqu'au mélange des genres, de la jouissance de la parole jusqu'à celle du sujet, le discours féminin remet en cause le métarécit patriarcal. Aussi la quête de nouvelles formes se conjugue-

t-elle étroitement à une visée téléologique qui inscrit dans le texte même la reconnaissance de l'altérité de la femme. Ceci n'est pas sans conséquence : le discours féministe élargit ainsi considérablement la portée signifiante du postmodernisme québécois.

À la croisée des discours

Pourtant, le postmodernisme québécois ne se limite pas aux seules pratiques narratives. En effet, le postmodernisme ne peut se concevoir en dehors des théories qui lui confèrent une valeur conceptuelle. L'intelligibilité de ses discours narratifs, en termes de « postmodernité », dépend des interprétants théoriques. Par ailleurs, comme Frances Fortier l'a pertinemment signalé, la postmodernité doit également s'envisager comme une « régularité discursive qui traverse tout autant les pratiques esthétiques que le discours critique qui les examine » (« Liminaire », p. 5). Dans le contexte québécois, il est en fait impossible de faire l'économie des discours critiques qui, en privilégiant certaines problématiques et en écartant d'autres, contribuent à définir les paramètres du postmodernisme littéraire.

C'est ainsi non pas dans un seul discours — si puissant soit-il —, mais dans l'articulation réciproque des pratiques théoriques, critiques et narratives, que se dessinent les contours du postmodernisme québécois.

Théories et critiques postmodernes

Tout chercheur intéressé par le postmodernisme fait face à un champ très large de discours théoriques. Quelles théories servent de cadre de référence dans le contexte québé-

cois ? Celles de Lyotard (philosophe français), Scarpetta (critique d'art français), Baudrillard (sociologue français), Vattimo (philosophe italien), Habermas (philosophe allemand), Fokkema (critique néerlandais), Jameson (théoricien marxiste américain), Rorty (philosophe américain), Hutcheon (théoricienne anglophone) ou Kroker et Cook (critiques montréalais et torontois), pour citer les plus connus ? Un cadre théorique aussi vaste entraîne inévitablement des choix et des prises de position.

Un regard sur les études consacrées au postmodernisme québécois révèle qu'elles s'inspirent de façon magistrale des théories de Lyotard (en particulier de *la Condition postmoderne*) et de Scarpetta (notamment de *l'Impureté* et de *l'Éloge du cosmopolitisme*). En effet, presque tous les articles et ouvrages critiques qui s'intéressent au sujet renvoient à ces écrits. On mentionne, ici et là, Baudrillard et Vattimo, quelquefois Hutcheon, mais rarement les théoriciens américains Jameson et Hassan dont les propos ont pourtant fait couler beaucoup d'encre dans le domaine anglo-américain. Inversement, les travaux de Scarpetta, souvent cités au Québec, sont presque inconnus aux États-Unis et au Canada anglais.

Plusieurs concepts sont utilisés pour interroger l'écriture postmoderne. À Lyotard, on emprunte surtout la notion d'incrédulité à l'égard des grands discours — on cite presque toujours sa définition : « En simplifiant à l'extrême, on tient pour "postmoderne" l'incrédulité à l'égard des métarécits » (1979, p. 7). On sait que, pour Lyotard, le postmodernisme représente une crise de légitimation dans laquelle les grands discours philosophiques et politiques ont perdu

leur valeur d'unification. La critique utilise également la notion lyotardienne d'hétérogénéité, qui s'oppose aux notions de centre, d'homogénéité et d'unité que la société postmoderne remet en cause. Selon Lyotard, le postmoderne est essentiellement un savoir hétérogène lié à une nouvelle légitimation qui est fondée sur la reconnaissance des jeux de langage : « Le savoir postmoderne n'est pas seulement l'instrument des pouvoirs. Il raffine notre sensibilité aux différences et renforce notre capacité de supporter l'incommensurable » (*ibid.*, p. 8-9).

Quant à Scarpetta, il donne de précieux outils d'analyse aux chercheurs intéressés par des questions esthétiques et formelles en situant le postmodernisme dans l'impureté des formes et des contenus et dans les manifestations d'art et de pensée hybrides :

l'« impureté » [n'est] pas seulement une dimension formelle ou stylistique, pas seulement une façon de répondre aux mythologies de « l'art pur » par le mélange des genres, ou d'assumer qu'aucun code ne soit jamais naturel [...], l'impureté, si l'on veut, c'est aussi quelque chose qui touche à la façon de penser, à l'idéologie (Scarpetta, 1985, p. 307).

Enfin, on se reporte également à Scarpetta pour étudier le phénomène très actuel du cosmopolitisme : « On définira volontiers "l'écriture" comme une traversée des frontières, comme migration et exil » (Scarpetta, 1981, p. 183).

Le discours postmoderne québécois est ainsi marqué par un lien étroit avec la pensée française, à la différence des postmodernismes américains et canadien-anglais, fortement in-

fluencés par les écrits de Jameson, Hassan et Hutcheon. En plus, il fait montre d'une attitude critique sensiblement différente de celle qui se manifeste, depuis trente ans, au Canada anglais et aux États-Unis.

Sans entreprendre une comparaison très poussée, signalons tout d'abord que l'inflation qui caractérise le discours critique anglo-américain est absente du domaine québécois. En comparaison des centaines de textes publiés par les Anglo-Américains¹, les études consacrées au postmodernisme au Québec demeurent à ce jour assez peu nombreuses. Qui plus est, la manière de penser le postmodernisme et le rapport de la critique à cette notion ne sont pas du tout les mêmes.

Pour nous en convaincre, remarquons que les polémiques, les conflits et les querelles qui ne cessent de se manifester chez les théoriciens et les critiques anglophones sont rares dans le contexte québécois. Chez les anglophones, on peut d'ailleurs s'étonner de la virulence de certains débats : on accuse le postmodernisme de tous les excès, le disant tour à tour frivole, insensé, dénué d'idées, bourgeois, capitaliste, narcissique, prétentieux, excessif, peu rentable, anti-humaniste, anti-historique, élitiste, schizophrénique². « Everything testifies to the insanity of postmodernism », dira John O'Neill, sociologue torontois (p. 72).

Dans la critique québécoise, le concept n'a pas suscité de telles polémiques et n'a pas donné lieu, jusqu'ici, à de véritables conflits intellectuels. L'orientation des discussions est,

1 Voir la bibliographie d'Hélène Volat-Shapiro.

2 Voir, par exemple, les articles de Donald Kuspit et John O'Neill.

à vrai dire, fort différente. La critique québécoise s'intéresse très peu, par exemple, à la question de périodisation étudiée par les Anglo-Américains qui, pour leur part, se penchent souvent sur la différence entre le « modernism » et le « postmodernism » et sur la relation qu'entretiennent les deux mouvements³. Mais il n'est pas surprenant que ce débat soit absent du domaine québécois où les termes « moderne » et « modernité » semblent échapper à toute tentative de définition. D'autre part, le concept même de postmodernisme ne représente pas un enjeu philosophique et idéologique majeur pour la critique québécoise. Sont également écartées du contexte québécois les discussions, en grande partie suscitées par Jameson, sur l'aspect capitaliste du postmodernisme. Enfin, on ne trouvera pas non plus d'étude dont la finalité serait de savoir si les romans d'un auteur particulier sont, ou ne sont pas, postmodernes (ce genre de questionnement vise surtout les ouvrages de Beckett, Robbe-Grillet et Joyce⁴). Si les débats consacrés aux postmodernismes québécois et anglo-américain se distinguent au niveau de leur intensité, s'ils se démarquent par leur contenu, cela tient, sans doute, aux relations qu'entretiennent les critiques avec la notion de postmodernisme. À l'encontre des Anglo-Américains, la critique québécoise utilise le mot « postmodernisme » avec une certaine distance qui n'est pas sans rappeler l'attitude de Scarpetta : « Il ne [s'agit]

pas [...] d'adhérer au terme, mais de s'en servir légèrement, à distance, presque allusivement » (1985, p. 18). Par ailleurs, peu intéressée par les querelles sur le sens philosophique et la valeur idéologique du terme (à moins que celle-ci ne soit contextuelle), cette critique s'oriente plutôt vers l'étude des textes littéraires. Utilisant le mot comme tremplin ou comme catalyseur, elle veut surtout interroger des pratiques textuelles ou aborder des problématiques inédites. C'est sans doute dans cette démarche que s'affirme le plus visiblement la différence : à une herméneutique du concept, souvent pratiquée par les anglophones, la critique québécoise préfère une herméneutique des textes.

Aussi assiste-t-on, de toutes parts, à des analyses qui témoignent d'un désir de lire et de relire certains romans à la lumière du phénomène postmoderne. S'inspirant de Lyotard et de Scarpetta — tout en juxtaposant librement leurs idées à celles d'autres penseurs —, les chercheurs ouvrent de nouvelles voies d'interrogation en examinant des pratiques narratives dans un vaste contexte culturel, social et littéraire. Point de grands discours au sujet du postmodernisme, point de querelles sur les positions idéologiques, mais plutôt une recherche orientée vers l'interprétation des textes et des « moments » postmodernes.

Il se peut d'ailleurs que ce soit l'absence même de polémique autour du concept de postmodernisme — absence comblée, d'un autre

3 Voir, par exemple, David Antin et Harry Garvin. Dans le domaine québécois, Pierre Milot a examiné le postmodernisme en fonction des textes de la *Nouvelle Barre du jour* et des *Herbes rouges*.

4 Voir, par exemple, l'article de Breon Mitchell.

côté, par la richesse des pratiques narratives — qui ait permis, comme nous le verrons maintenant, un développement critique très fécond.

Les axes d'interrogation

La critique littéraire mène un travail de reconnaissance et de définition du fait postmoderne en privilégiant certains axes d'interrogation. Comme Fortier l'a souligné, ce travail se caractérise par trois lieux argumentatifs :

un consensus sur l'existence d'une pratique postmoderne sur la foi de critères formels, un rapport à la réalité qui tend à une appréhension globale du phénomène et, enfin, une position énonciative complice qui participe activement à la création d'un espace d'interprétation (« Archéologie d'une postmodernité », p. 30).

Par le biais d'une participation effectivement complice, la critique québécoise propose des lectures et des relectures de textes postmodernes selon six axes principaux.

1) L'aspect formel du postmodernisme littéraire représente un champ d'analyse très fertile. L'intertextualité, le mélange des genres, les mutations au niveau de l'énonciation (l'affirmation du « je » mais en même temps sa fragmentation), l'autoreprésentation et les jeux de langage — toutes ces stratégies ont fait l'objet d'analyses fines et détaillées. Cet intérêt n'est pas surprenant, car les théories structuralistes et post-structuralistes qui ont nourri la critique depuis plus de vingt ans se prêtent facilement à la mise au jour des mécanismes complexes de l'écriture postmoderne.

Par ailleurs, dotée d'une fonction conceptuelle, la notion de postmodernisme permet de situer l'analyse des instances textuelles dans un

cadre qui s'ouvre à de multiples problématiques. Dans ce contexte, on peut citer les articles qu'Amaryll Chanady, Marie-Claire Ropars et Sylvia Söderlind (1984) consacrent aux romans de Aquin, l'analyse de l'écriture poulinienne entreprise par Ginette Michaud, celle de Max Roy portant sur les stratégies de lecture dans la fiction et mon examen de différentes pratiques discursives dans plusieurs romans québécois (1990). Récemment, André Lamontagne a élargi, de façon importante, le cadre des analyses formelles en examinant la poétique intertextuelle dans les romans de Aquin à la lumière du postmodernisme.

On perçoit aisément un croisement théorique, critique et romanesque dans ces études : la notion lyotardienne de remise en question des grands récits et les notions scarpétiennes d'hybride et d'impureté des formes s'allient facilement, tout naturellement même, aux intérêts des critiques formalistes. Et comme si le postmodernisme était à même de nous dire « l'air du temps » littéraire, un grand nombre de romans écrits au Québec depuis le début des années 60 se caractérisent par une expérimentation formelle très poussée, par exemple les romans de Aquin et de Godbout, *le Désert mauve* de Brossard, *l'Avalée des avalés* de Ducharme, *les Anthroïdes* de Bessette, *le Nombri* de La Rocque, *la Vie en prose* de Villemaire et *l'Euguélonne* de Bersianik.

2) Depuis quelques années, plusieurs discours postmodernes évoquent la notion paradoxale de la « fin de l'Histoire ». Loin de faire l'objet d'un consensus, cette notion se prête à des interprétations différentes. Certains théori-

ciens, comme Baudrillard, perçoivent la fin de l'Histoire en fonction d'une amnésie qui est en train d'effacer la conscience collective :

C'est que nous sommes en train, dans une sorte de travail de deuil enthousiaste, de ravalier tous les événements marquants de ce siècle, de le *blanchir*, comme si tout ce qui s'était passé là (les révolutions, la partition du monde, l'extermination, la trans-nationalité violente des États, le suspense nucléaire) bref l'Histoire dans sa phase moderne n'était qu'un imbroglio sans issue (Baudrillard, p. 103-104).

Par contre, pour Barthes, Lyotard et Paul Veyne, c'est la question, non pas de la fin, mais de la *légitimation* de l'Histoire comme récit véridique, objectif et scientifique, qui fait l'objet de sérieuses interrogations. Le statut cognitif du discours historique est remis en question de même que la spécificité de son écriture. Ces théoriciens démontrent que le discours de l'Histoire est non pas hé-gémonique et totalisant, mais subjectif, limité et soumis aux contraintes de la narration.

Dans un mouvement parallèle, de nombreux romans québécois problématisent le grand discours de l'Histoire pour en montrer les lacunes et les failles. Mentionnons pour mémoire *la Maison Trestler* (Ouellette-Michalska), *les Têtes à Papineau* et *Une histoire américaine* (Godbout), *Volkswagen Blues* (Poulin), *la Tribu* (Barcelo), *Monsieur Melville. Dans les aveilles de Moby Dick* (Victor-Lévy Beaulieu) et *Christophe Colomb. Naufrage sur les côtes du Paradis* (George-Hébert Germain). En contestant un de nos grands savoirs, ces romans ajoutent une perspective importante à la dimension épistémologique de la fiction postmoderne.

Quant aux discours critiques, ils s'attachent soit à souligner les stratégies textuelles de la

mise en procès de l'Histoire — par exemple l'essai de Caroline Bayard, mon étude (1990, p. 53-66) et celle de Jane Moss consacrées à *la Maison Trestler* —, ou bien à ouvrir les champs d'interrogation en reliant l'historiographie postmoderne au postcolonialisme — notamment dans les articles d'Éva-Marie Kröller et de Marie Vautier et dans l'ouvrage de Sylvia Söderlind (1991).

3) Si, comme nous l'avons vu plus haut, les écrivaines féministes jouent un rôle capital dans le postmodernisme québécois, il n'est pas étonnant que plusieurs études critiques interrogent, explicitement ou implicitement, la relation du postmodernisme au féminisme. Ces deux champs partagent-ils la même vision philosophique ? Les traits d'écriture sont-ils les mêmes dans l'un comme dans l'autre ? Est-ce vrai, comme l'a soutenu récemment Kate Taylor, journaliste torontoise, que le féminisme représente un des piliers du postmodernisme ?

Depuis plusieurs années, ces questions — et beaucoup d'autres — ont fait l'objet d'études stimulantes de la part de Dupré, Godard, Gould, Potvin et Smart. Récemment, toutefois, est paru un volume entier consacré à ce sujet : *les Discours féminins dans la littérature postmoderne au Québec* édité par Raija Koski et autres. Issu d'un colloque qui a eu lieu à l'Université de Western Ontario en novembre 1989, ce volume ouvre des débats passionnants sur différents aspects du féminisme postmoderne. On y trouve des points de vue variés, voire opposés, sur la question des rapports entre le postmodernisme et le féminisme. Ne pouvant entrer ici dans les détails, je signale tout simplement que certains critiques voient des jonctions et des intersec-

tions alors que d'autres perçoivent surtout les différences incontournables.

Par ailleurs, plusieurs articles élargissent de façon significative le corpus postmoderne québécois en examinant différents genres, en particulier le journal intime, le théâtre et la traduction. D'autres intègrent à ce courant des textes rarement considérés postmodernes, comme les œuvres de Line M^cMurray et de Jovette Marchessault. Enfin, plusieurs articles étudient les stratégies subversives de l'écriture féminine postmoderne. Par la pluralité de leurs points de vue, les études critiques font écho aux multiples interrogations mises en place dans les textes de fiction tels *le Désert mauve*, *la Vie en prose*, *la Maison Trestler*, *le Pique-nique sur l'Acropole*, *la Main tranchante du symbole*, et *Copies conformes*. Mais souvent les frontières entre les textes fictifs, critiques et théoriques s'estompent pour créer l'espace d'un nouveau discours — hétérogène, indéterminé, exploratoire.

4) Pour d'autres, la postmodernité se rattache moins à une esthétique plurielle et à une revendication des « petits récits », historiques ou féministes, qu'à des images et des thématiques de décadence, de ruine et de mort. Influencés par la pensée nihiliste de Nietzsche, plusieurs théoriciens et critiques littéraires — tels Baudrillard, Kroker et Cook et Pierre Nepveu — mettent de l'avant une conception essentiellement apocalyptique du postmodernisme. Baudrillard, par exemple, souligne les apories et les échecs de la libération des systèmes

contemporains — l'art, la politique, la sexualité et la communication :

Aujourd'hui, tout est libéré, les jeux sont faits, et nous nous retrouvons collectivement devant la question cruciale : QUE FAIRE APRÈS L'ORGIE ?

Nous ne pouvons plus que simuler l'orgie et la libération, faire semblant d'aller dans le même sens en accélérant, mais en réalité nous accélérons dans le vide (p. 11).

Dans le même ordre d'idées, en ayant recours aux notions de catastrophe, d'étrangeté et d'exil, Nepveu demande : y a-t-il une fin de la littérature québécoise (Nepveu, p. 14) ? En d'autres termes : le postmodernisme artistique représente-t-il le crépuscule de l'art et de l'humanité ? L'enjeu de cette interrogation est énorme : dépassant le cadre des remises en question des métarécits et des expérimentations formelles, il atteint le cœur même de la réflexion philosophique sur la postmodernité.

Jusqu'à ce jour, peu d'études se sont penchées sur cette question, à part celle, d'envergure, de Nepveu et mon analyse du *Désert mauve* (1993). Par contre, à l'instar de Christian Mistral, plusieurs romanciers s'attachent à décrire « une civilisation qui s'écroule dans la poussière et l'indifférence » (Mistral, *Vamp*, p. 158), comme Brossard dans *le Désert mauve*, Ducharme dans *Dévadé* et Baillie dans *la Nuit de la Saint-Basile*.

5) La science-fiction peut-elle être postmoderne ? Voilà la question que pose Jean-Pierre April en examinant trois anthologies de nouvelles représentatives des années 1980⁵. Il montre, de façon très convaincante, que la

5 *Dix Nouvelles de science-fiction québécoise, SF. Dix Années de science-fiction québécoise et Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine.*

science-fiction contemporaine se caractérise par son postmodernisme. On y trouve les thèmes analogues à ceux des romans postmodernes, soit la réécriture de l'Histoire et la contestation du pouvoir. Quant aux stratégies discursives, April révèle qu'elles sont les mêmes que dans les romans, à savoir discontinuité, citation, multiplication des voix narratives, fragmentation et ironie.

Pour conclure, April, qui est lui-même auteur de récits postmodernes⁶, soutient que, loin de s'inscrire tout simplement dans le cadre de l'esthétique postmoderne, la science-fiction y apporte une dimension nouvelle :

il m'apparaît évident que la SF, avec ses artefacts, ses carnivals, ses simulacres et ses oxymorons, avec ses gadgets composites [...], avec ses êtres bio-cybernétiques et ses nombreux paradigmes hétérogènes, donne un élan vigoureux et une dimension nouvelle à l'hybridation typique du postmodernisme (« Post-SF », p. 109-110).

6) Depuis peu, un nouveau domaine se développe dans le territoire postmoderne québécois, celui de l'hétérogène, du métissage et de l'altérité. Ce domaine correspond à une nouvelle réalité sociale (comme le démontre, entre autres, Sherry Simon), qui se caractérise par la mutation d'une identité collective homogène à une conception plus problématique et hétérogène de la culture. Or, à partir des notions d'hétérogénéité, de multiplicité, de valorisation de la marge et de revendication des petits récits, le postmodernisme offre un cadre à la fois riche et souple pour interroger l'inscription de cette diversité culturelle dans la littérature.

Les études critiques dans ce domaine sont stimulantes, originales et variées : de l'extra-territorialité examinée par Simon Harel à l'identitaire pluriel étudié par Sherry Simon en passant par l'hétérogène romanesque mis au jour par Pierre L'Hérault. Plusieurs romans postmodernes explorent différentes formes d'hétérogénéité (identitaire, raciale et sexuelle) ; par exemple, *Trou de mémoire*, *Une histoire américaine*, *Le Désert mauve* et *Volkswagen Blues*.

Conclusion

Au terme de ce rapide parcours, quelques observations s'imposent. Polysémique, le concept de postmoderne, dont on peut facilement déceler les failles et les pièges, s'avère un outil de travail extrêmement fécond, sans doute parce qu'il relève à la fois des champs esthétique et philosophique. Perçu comme une pratique discursive, le postmoderne pose de passionnants problèmes d'analyse et d'interprétation au niveau des stratégies textuelles, en particulier l'énonciation fragmentée, l'intertextualité hétéroclite, la discontinuité narrative et le mélange des genres. Nourri par des théories philosophiques, il ouvre la lecture à la problématisation du sens dans de vastes contextes socioculturels en s'attachant, entre autres, aux questions du sujet féminin, de l'identitaire, de la légitimation et du savoir.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que la critique québécoise du postmodernisme n'est pas, à vrai dire, postmoderne. Se réclamant de certaines théories structuralistes et adoptant

6 Voir surtout « Coma-123, automatexte » dans *Chocs baroques*, p. 305-333.

LE POSTMODERNISME QUÉBÉCOIS

des méthodologies cohérentes, elle est, pour reprendre l'expression de Robert Dion, « moderne ». En effet, comme le signale Dion, elle demeure « attachée à une rigueur ennemie de tout éclectisme (trop) apparent » (p. 98). En d'autres termes, si la critique québécoise accepte allègrement l'aspect hétérogène et éclaté de l'écriture postmoderne, elle n'en mime pas pour autant la pratique discursive. Pour être véritablement postmoderne, il faudrait qu'elle s'inscrive dans le courant de la déconstruction inspirée par Derrida et De Man. Or ce mouvement, pratiqué surtout aux États-Unis et au

Canada anglais, a très peu influencé la critique québécoise.

Enfin, pour qui s'intéresse aux connexions du postmodernisme québécois, le moment est sans doute venu de détourner les regards des discours américains et français pour examiner de nouveaux horizons. Ils s'en dessine actuellement en Chine, en Slovaquie et en Hongrie⁷ où, à l'instar du phénomène québécois, le postmodernisme représente moins une nouvelle *doxa* qu'un espace multiple et ouvert de réflexion et d'interprétation.

7 Voir l'article de Wang Ning, la revue *Slovenska Literatura* et le livre de Petho Bertalan.

Références

Études critiques et théoriques

- ANTIN, David, « Modernism and Postmodernism », dans *Boundary*, 2, 1 (1972), p. 98-133.
- APRIL, Jean-Pierre, « Post-SF : Du post-modernisme dans la science-fiction québécoise des années 80 », dans *Imagine*, 61 (septembre 1992), p. 75-118.
- BARTHES, Roland, « le Discours de l'histoire », dans *le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 61-67.
- BAUDRILLARD, Jean, *la Transparence du Mal*, Paris, Galilée, 1990.
- BAYARD, Caroline, *The New Poetics in Canada and Quebec. From Concretism to Post-Modernism*, Toronto, University of Toronto Press, 1989.
- BERTALAN, Petho, *A Posztmodern*, Budapest, Gondolat, 1992.
- CHANADY, Amaryll, « Autoreprésentation, autoréférence et spécularité. Le Narcissisme libérateur de *Trou de mémoire* », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 57, 2 (avril-juin 1987), p. 55-67.
- — —, « Entre la quête et la métalittérature. Aquin et Cortazar comme représentants du postmodernisme excen-trique », dans *Voix et images*, 12, 1 (automne 1986), p. 42-53.
- DION, Robert, « Une critique du postmoderne », dans *Tangence*, 39 (*la Fiction postmoderne*) mars 1993, p. 89-101.
- DUPRÉ, Louise, *Stratégies du vertige*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1989.
- FOKKEMA, Douwe W., *Literary History, Modernism, and Postmodernism*, Amsterdam/ Philadelphie, John Benjamins, 1984.
- FORTIER, Frances, « Archéologie d'une postmodernité », dans *Tangence*, 39 (*la Fiction postmoderne*) mars 1993, p. 21-36.
- — —, « Liminaire », *ibid.*, p. 5-6.
- GARVIN, Harry R., *Romanticism, Modernism, Postmodernism*, Lewisburg éd., Bucknell University Press, 1980.
- GODARD, Barbara, « Re : post », dans *Québec Studies*, 9 (automne 1989-hiver 1990), p. 131-143.
- GOULD, Karen, « Féminisme, postmodernité, esthétique de lecture : *le Désert mauve* de Nicole Brossard », dans Louise Milot et Jaap Lintvelt éd., *le Roman québécois depuis 1960*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 195-213.
- HABERMAS, Jürgen, « la Modernité : un projet inachevé », dans *Critique*, 413 (1981), p. 950-967.
- HASSAN, Ihab, *The Dismemberment of Orpheus: Toward a Postmodern Literature*, Wisconsin, The University of Wisconsin Press, 1982 [1971].
- — —, *The Postmodern Turn*, Columbus, Ohio State University Press, 1987.
- HAREL, Simon, *le Voleur de parcours*, Longueuil, Les Éditions du Préambule, 1989.
- HUTCHESON, Linda, *The Canadian Postmodern: A Study of Contemporary English-Canadian Fiction*, Toronto, Oxford University Press, 1988.
- — —, *A Poetics of Postmodernism: History, Theory, Fiction*, New York/ Londres, Routledge, 1988.
- — —, *The Politics of Postmodernism*, Londres/ New York, Routledge, 1989.
- JAMESON, Fredric, « Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism », dans *New Left Review*, 146 (1984), p. 53-92.
- KOSKI, Raija, Kathleen KELS et Louise FORSYTH éd., *les Discours féminins dans la littérature postmoderne au Québec*, San Francisco, Mellen Research University Press, 1993.
- KROKER, Arthur et David COOK, *The Postmodern Scene: Excremental Culture and Hyper-Aesthetics*, Montréal, New World Perspectives, 1986.
- KRÖLLER, Eva-Marie, « Postmodernism, Colony, Nation: The Melvillean Texts of Bowering and Beaulieu », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 54, 2 (avril-juin 1984), p. 53-61.
- KUSPIT, Donald, « The Contradictory Character of Postmodernism », dans Hugh J. Silverman éd., p. 53-68.
- LAMONTAGNE, André, *les Mots des autres*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1992.
- L'HÉRAULT, Pierre, « Pour une cartographie de l'hétérogène. Dérives identitaires des années 1980 », dans *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, p. 53-114.
- LYOTARD, Jean-François (1979), *la Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit.
- — —, (1986), *le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée.

LE POSTMODERNISME QUÉBÉCOIS

- MICHAUD, Ginette, « Récits postmodernes ? », dans *Études françaises*, 21, 3 (1985-1986), p. 67-88.
- MILOT, Pierre, *la Camera obscura du postmodernisme*, Montréal, L'Hexagone, 1988.
- MITCHELL, Breon, « Samuel Beckett and the Postmodernism Controversy », dans Matei Calinescu et Douwe Fokkema éd., *Exploring Postmodernism*, Amsterdam/ Philadelphie, John Benjamins 1987, p. 109-121.
- MOSS, Jane, « A House Divided: Power Relations in Madeleine Ouellette-Michalska's *la Maison Trestler* », dans *Québec Studies*, 12 (printemps-été 1991), p. 59-65.
- NEPVEU, Pierre, *l'Écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1988.
- O'NEILL, John, « Postmodernism and (Post)Marxism », dans Hugh J. Silverman éd., p. 69-79.
- OWENS, Craig, « The Discourse of Others: Feminists and Postmodernism », dans Hal Foster éd., *The Anti-Aesthetic: Essays on Postmodern Culture*, Washington, Bay Press, 1983, p. 57-82.
- PATERSON, Janet M. (1993) [1990], *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- — —, (1993), « Postmodernisme et féminisme : où sont les jonctions ? », dans Raija Koski, Kathleen Kells et Louise Forsyth éd., p. 27-44.
- POTVIN, Claudine, « Féminisme et postmodernisme : *la Main tranchante du symbole* », dans *Voix et images*, 49 (automne 1991), p. 66-74.
- ROPARS-WUILLEUMIER, Marie-Claire, « le Spectateur masqué », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 57, 2 (avril-juin 1987), p. 79-95.
- RORTY, Richard, « Habermas, Lyotard et la postmodernité », dans *Critique*, 442 (1984), p. 181-197.
- ROY, Max, « Stratégies de lecture dans le roman contemporain », dans *Tangence*, 39(*la Fiction postmoderne*) mars 1993, p. 76-88.
- SCARPETTA, Guy (1981), *Éloge du cosmopolitisme*, Paris, Grasset.
- — —, (1985) *l'Impureté*, Paris, Grasset.
- SILVERMAN, Hugh J. éd., *Postmodernism — Philosophy and the Arts*, New York/ Londres, Routledge, 1992.
- SIMON, Sherry, « Espaces incertains de la culture », dans *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, p. 13-52.
- Slovenska Literatura*, 37, 6, 1990.
- SMART, Patricia, « Postmodern Male Narratives », dans *Québec Studies*, 9 (automne 1989-hiver 1990), p. 146-150.
- SÖDERLIND, Sylvia (1984), « Hubert Aquin et le mystère de l'anamorphose », dans *Voix et images*, 9, 3, 103-111.
- — —, (1991), *Margin/ Alias: Language and Colonization in Canadian and Québécois Fiction*, Toronto, University of Toronto Press.
- TAYLOR, Kate, « A Pillar of Postmodernism », dans *The Globe and Mail* (24 décembre 1992), p. C-1.
- VAUTIER, Marie, « le Mythe postmoderne dans quelques romans historiographiques québécois », dans *Québec Studies*, 12 (printemps-été 1991), p. 49-57.
- — —, « la Révision postcoloniale de l'Histoire et l'exemple réaliste magique de François Barcelo », dans *Studies in Canadian Literature*, 16, 2 (1992), p. 39-53.
- VATTIMO, Gianni, *la Fin de la modernité*, Charles Alunni trad., Paris, Seuil, 1987.
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, texte abrégé, Paris, Seuil, 1979.
- VOLAT-SHAPIRO, Hélène, « Bibliography », dans Hugh J. Silverman éd., p. 300-314.
- WANG, Ning, « Reception and Metamorphosis: Post-modernity in Contemporary Avant-Garde Fiction », dans *Social Sciences in China*, 19, 1 (1993), p. 5-13.

Romans et nouvelles

- APRIL, Jean-Pierre, *Chocs baroques*, Montréal, Fides (Bibliothèque québécoise), 1991.
- AQUIN, Hubert, *Trou de mémoire*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1968.
- BARCELO, François, *la Tribu*, Montréal, Libre Expression, 1981.
- BAILLIE, Robert, *la Nuit de la Saint-Basile*, Montréal, L'Hexagone, 1991.
- BEAULIEU, Victor-Lévy, *Monsieur Melville. Dans les avelles de Moby Dick*, Montréal, VLB éditeur, 1978.
- BERSIANIK, Louky, *l'Euguélonne*, Montréal, La Presse, 1976.
- — —, *la Main tranchante du symbole*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1990.
- — —, *le Pique-nique sur l'Acropole. Cahiers d'Ancyl*, Montréal, VLB éditeur, 1979.
- BESSETTE, Gérard, *les Anthropoïdes*, Montréal, La Presse, 1977.
- — —, *le Semestre*, Montréal, Québec/ Amérique, 1979.
- BROSSARD, Nicole, *le Désert mauve*, Montréal, L'Hexagone, 1987.
- CARPENTIER, André éd., *Dix Nouvelles de science-fiction québécoise*, Montréal, Quinze, 1985.
- DUCHARME, Réjean, *l'Avalée des avalés*, Paris, Gallimard, 1966.
- — —, *Dévadé*, Paris/ Montréal, Gallimard/ Lacombe, 1990.
- GERMAIN, Georges-Hébert, *Christophe Colomb. Naufrage sur les côtes du Paradis*, Montréal, Québec-Amérique, 1991.
- GODBOUT, Jacques, *D'Amour, P.Q.*, Montréal/ Paris, Hurtubise-HMH/ Seuil, 1972.
- — —, *les Têtes à Papineau*, Paris, Seuil, 1981.
- — —, *Une histoire américaine*, Paris, Seuil, 1986.
- GOUAVIC, Jean-Marc éd., *SF. Dix Années de science-fiction québécoise*, Montréal, Logiques-Fictions, 1988.
- LA ROQUE, Gilbert, *le Nombriil*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.
- LARUE, Monique, *Copies conformes*, Montréal, Lacombe, 1989.
- MISTRAL, Christian, *Vamp*, Montréal, Québec-Amérique, 1988.
- LORD, Michel éd., *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine*, Montréal, Fides (Bibliothèque québécoise), 1988.
- POULIN, Jacques, *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec/ Amérique, 1984.
- OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, *la Maison Tresler ou le Huitième Jour d'Amérique*, Montréal, Québec-Amérique, 1984.
- VILLEMAIRE, Yolande, *la Vie en prose*, Montréal, Les Herbes rouges, 1980.